



SETH GREENLAND

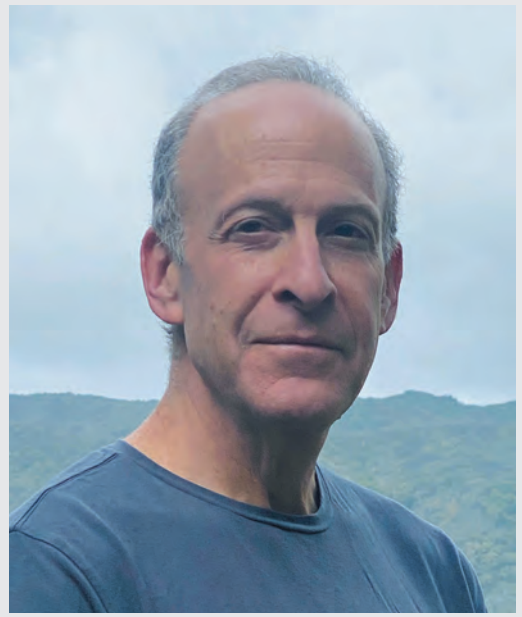
Plan américain

**Le New York
bouillonnant
des années 70**

LIANA LEVI



Seth Greenland vit entre Los Angeles et New York, où il est scénariste pour le grand et le petit écran. Romancier, il est l'auteur de cinq autres romans dont *Mécanique de la chute* (2019) qui a reçu un accueil enthousiaste de la critique. Dans *Plan américain*, Seth Greenland s'amuse à imaginer la jeunesse des héros de ses précédents livres, Jay Gladstone (*Mécanique de la chute*) et Frank Bones (*Mister Bones*), tout en rendant hommage au New York des années 70 et à la culture noire de l'époque. Il nous rappelle au passage que nous avons tous connu dans nos vies cette période d'aventures fondatrices qui nous a fait prendre conscience de la dure réalité avant de passer à l'âge adulte.



Plan américain. New York, 1976. Paul alias Pablo a 23 ans et rêve de réaliser des films. En attendant mieux, il est critique de cinéma pour un magazine pornographique, un travail alimentaire qui ne satisfait pas ses ambitions artistiques. Un soir, dans un Comedy Club, il retrouve Jay Gladstone, un ami d'enfance issu d'une famille beaucoup plus fortunée que la sienne. Ce soir-là, ils font aussi la connaissance d'Avery, une comédienne noire brillante qui rêve de percer dans le cinéma et dont Jay tombe immédiatement amoureux. Ensemble, les deux amis vont tout faire pour produire et réaliser leur premier film. Jay veut surfer sur la vague de la blaxploitation et demande à Pablo d'écrire le scénario d'un road movie, l'histoire d'un gangster juif en cavale dans un monde où un mystérieux virus a éradiqué les Blancs... Bien sûr, Avery tiendrait le premier rôle féminin et Frank Bones, le célèbre humoriste, le premier rôle masculin. Mais monter la production de ce long métrage s'avère beaucoup plus compliqué qu'ils ne le pensaient... Seront-ils contraints d'accepter de l'argent douteux pour le financer ? Quand le tournage commence enfin, les incidents se multiplient...

Situé dans le New York bouillonnant de créativité des années 70, ce roman drôle et tendre suit les tribulations de jeunes aspirants artistes passionnés de cinéma, tout en abordant les questions des origines ethniques (qui peuvent être un atout ou un frein), des relations entre Juifs et Afro-Américains, de l'amour, de l'amitié et du destin.



Parution 7 septembre 2023

Collection « Littérature étrangère »

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Adélaïde Pralon

320 pages. 22 euros
ISBN 979-10-349-0813-4

Éditions Liana Levi
1, place Paul Painlevé, 75005 Paris
Tél. : 01 44 32 19 30
editions@lianalevi.fr
www.lianalevi.fr

La presse (sur *Mécanique de la chute*)

« Il faut tout lire de Seth Greenland. »

France Inter, Nicolas Demorand

« Une foisonnante comédie humaine. »

Le Canard enchaîné

« Un expert en arme de dérision massive. »

Paris-Match

Conversation avec Seth Greenland

Votre nouveau roman est-il autobiographique ?

En effet, je suis né à New York et j'ai fait des études de cinéma à NYU dans les années 70 (en même temps que Spike Lee et Jim Jarmusch). J'ai habité dans Downtown Manhattan à l'époque où se situe le roman. J'ai fréquenté les mêmes bars, restaurants et boîtes de nuit que les personnages. J'ai écouté les mêmes morceaux de jazz et de punk, j'ai assisté aux mêmes spectacles le soir, j'ai lu les mêmes livres. J'ai appris à réaliser des films à très petit budget et par la suite, je suis devenu scénariste professionnel. Dans les années 90, j'ai écrit le scénario d'un film intitulé *Who's The Man?* (avec Ice-T et d'autres artistes de hip-hop) qui peut être considéré comme un film de la blaxploitation. Pablo Schwartzman, l'auteur-réalisateur du roman, n'est pas tout à fait une version de moi-même jeune, mais nous partageons certains traits de caractères. Comme lui, je rêvais de réaliser des chefs-d'œuvre, j'avais une vision idéaliste des films et des gens.

À quoi ressemblait New York dans les années 70 ?

Le New York de l'époque n'avait rien à voir avec le New York d'aujourd'hui. La ville tombait en ruines. Le Bronx était littéralement en feu. Le crime était partout, les cambriolages très fréquents. Tout le monde connaissait quelqu'un qui s'était fait braquer ou agresser. La nuit, je portais toujours des baskets pour pouvoir courir si besoin. Les habitants des banlieues venaient s'acheter de l'héroïne dans le Lower East Side. La 10^e Avenue était un marché de prostituées à ciel ouvert, Times Square la capitale mondiale de la pornographie. Mais comme le chaos régnait, les loyers étaient dérisoires. C'était un paradis pour les artistes. Le hip-hop était en train de naître dans le Bronx, la musique punk explosait, le jazz était encore très dynamique. Il y avait des graffiti partout. Les peintres comme Jean-Michel Basquiat, Keith Haring et Julian Schnabel démarraient leur carrière. Le cinéma underground se développait, et il y avait des tas de cinémas qui ●●●

●●● projetait des films d'auteurs. J'ai passé des heures dans ces salles, toutes fermées aujourd'hui. Elles ont forgé ma culture cinématographique. Aujourd'hui, l'ancien quartier de la drogue et de la prostitution est truffé de boutiques de luxe, de restaurants chics et de lofts hors de prix.

Pourquoi parler de la blaxploitation ?

J'avais envie d'écrire sur les relations entre différents types ethniques et vu les débats qui animent la culture américaine aujourd'hui, pour un écrivain blanc en 2023, le sujet est proscrit. La solution était de situer mon histoire dans le passé. La blaxploitation est apparue dans les années 70 et le genre est devenu populaire parce qu'il y avait toute une tranche de la population qui n'était pas représentée dans les films hollywoodiens et aussi énormément d'acteurs, d'auteurs, de réalisateurs noirs de talent à qui l'industrie du cinéma offrait très peu d'opportunités. Le genre était plus ouvert que celui des grosses productions américaines (où il n'y avait quasiment pas de Noirs, ni devant ni derrière la caméra) et les premiers rôles étaient souvent tenus par des acteurs et des actrices inconnus du public blanc. C'est un monde que la plupart des lecteurs connaissent mal. Après avoir écrit sur la relation entre les Noirs et les Juifs dans mon dernier roman, *Mécanique de la chute*, je n'avais pas l'impression d'avoir fait le tour du sujet. C'était assez logique que Jay Gladstone ait voulu être producteur de cinéma dans sa jeunesse et le milieu de la blaxploitation me semblait intéressant pour le personnage.

Vous racontez la jeunesse de deux personnages de vos précédents romans. Pourquoi ?

J'ai d'abord voulu raconter la jeunesse de Jay Gladstone parce que j'avais envie de passer plus de temps avec ce personnage. Pourquoi ? Parce qu'il me permet d'explorer des thèmes qui m'intéressent : l'ambition, la créativité, l'argent, le pouvoir, l'amitié, les questions raciales, pour n'en citer que quelques-uns. Après avoir commencé à écrire ce roman, j'ai eu l'idée

d'y faire intervenir Frank Bones, le héros de mon premier roman. Les comedy clubs commençaient à être en vogue à l'époque, c'était plausible que les deux personnages principaux se rencontrent là-bas. Or qui y était plus à sa place que Frank Bones ? Au départ, il ne devait apparaître que dans la scène du club, mais je me suis rendu compte par la suite qu'il pouvait jouer un rôle plus important dans l'histoire.

Avez-vous l'intention d'écrire d'autres romans sur les mêmes personnages ?

J'envisage d'écrire un troisième livre sur Jay Gladstone qui commencerait au moment où il sort de prison et essaie de reconstruire sa vie. Peut-être que Pablo Schwartzman y fera une apparition.

Pourquoi écrire sur les préjugés raciaux, un sujet sensible ?

C'est justement parce que c'est un sujet sensible que j'ai voulu écrire là-dessus. L'histoire des États-Unis et la notion de races sont indissociables – l'effacement des Noirs de l'Histoire, la non-reconnaissance des conséquences de l'esclavage, les inégalités profondes de la société américaine. Ces questions font partie de notre quotidien, dans un pays où il n'existe que deux principaux partis politiques, et où l'un d'entre eux refuse d'aborder ces sujets. Le climat actuel rend les choses encore plus compliquées. Il y a actuellement un débat dans le monde de la littérature à propos de la légitimité des auteurs à raconter certaines histoires. Par exemple, est-ce qu'un romancier blanc a le droit d'inventer des personnages noirs ? Beaucoup de gens pensent que non. Les romanciers ne devraient-ils créer que des personnages qui leur ressemblent ? Beaucoup de gens pensent que oui. Il est évident que je pense le contraire. Je rejette ce genre de limitations. Laissons le lecteur se forger sa propre opinion.